

l'Espagne ne soutient sa position que grâce aux produits immenses, aux prodigieuses ressources, qu'elle trouve dans ses possessions d'outre-mer ; ce sont ces produits immenses et ces ressources que je viens vous offrir. Les ports principaux qui servent de débouchés au vaste continent américain et le relient par le commerce à l'Europe sont, y compris ceux du grand Océan et de la mer Pacifique, au nombre de dix. Dans chacun de ces ports, je possède de secrètes intelligences ; que le roi unisse ses forces à celles de la boucanerie, et je vous jure qu'avant six mois d'ici le drapeau de la France flottera victorieux sur tous ces ports !

— C'est une petite armée navale de cinq cents vaisseaux et de deux cent mille hommes que vous me demandez, monsieur Legoff !

— M. Colbert, Monseigneur, ne m'eût pas interrompu par cette plaisanterie, dit froidement le boucanier ; je poursuis. Les dix mille hommes et les vingt vaisseaux que fournirait Sa Majesté, — unis aux douze mille hommes dont je dispose, — suffisent, et au-delà, aux besoins de l'expédition ; une fois maître du littoral américain, rien ne me serait facile, monseigneur, comme de rendre inexpugnables les ports que nous aurions conquis. Alors, chose grande, glorieuse et sans précédents dans l'histoire, fait immense, capable à lui seul d'illustrer un règne, on verrait plus de trente millions d'hommes tributaires d'une poignée de soldats, travailler à la gloire et à la puissance de leurs conquérants.

Bon an mal an, les droits de transit, d'embarquement et de débarquement que nous paierait l'Espagne, s'élèverait, je ne saurais trop vous le répéter, monseigneur, à la somme de deux cents millions !

Quelles limites assigner alors à la grandeur et aux conquêtes de la France, lorsque Louis XIV soutenu par l'or de ses ennemis, n'aurait plus à demander à ses sujets que de la bravoure et du sang !

L'imagination reste éblouie devant la réalisation du plan aussi simple que gigantesque que je vous propose !

Legoff s'était animé : le regard profond et lumineux, l'air inspiré, le visage resplendissant de fierté et d'audace, il paraissait assister au spectacle du triomphe de la France.

Pontchartrain lui-même, malgré l'étroitesse de ses vues et son penchant aux détails méticuleux, ne put s'empêcher de ressentir comme un frisson d'enthousiasme : toutefois cette sensation, si en dehors de sa nature, ne fut pas de longue durée.

— Monsieur le boucanier, répondit-il brusquement, vos propositions n'ont pas, ainsi que je m'y attendais, le sens commun. Vous dépossédez l'Espagne de son littoral américain avec une facilité et une spontanéité qui me prouvent à quel point vous êtes ignorant des règles de la grande guerre. Vous vous figurez, sans doute, que s'emparer d'un port soigneusement fortifié et vaillamment défendu, n'offre pas plus de difficultés que de prendre un navire caboteur à l'abordage ! Je suis persuadé que Ducasse, malgré l'extrême déférence qu'il montre, d'après votre dire, pour vos lumières transcendantes et votre esprit supérieur, se moquerait fort agréablement de votre plan, si vous le lui communiquiez.

— Vous vous trompez, monseigneur, répondit Legoff sans que rien décelât dans son maintien le désappointement ou la colère ! Non-seulement Ducasse connaît et approuve mon plan, mais ce plan, dont l'idée m'appartient, a été concerté entre lui et moi dans ses moindres détails ainsi que dans son ensemble. Ce travail nous a coûté trois années de soins, de dangers et de sacrifices. Je regrette et je conçois, monseigneur, que, du fond de votre cabinet, vous ne puissiez apercevoir des horizons rêvés par notre audace !

Quand à mon inexpérience des grandes guerres, je me sers de vos expressions, — permettez-moi, monseigneur, de vous rappeler que Panama, la Acra-Cruz, Gibraltar, San-Pedro, Campêche, Nicaragua, Port-au-Prince, et dix autres villes de moindre importance, que je ne prendrai même pas la peine de vous citer, ont été en ma puissance ; que partout où j'ai vu flotter le drapeau de l'Espagne, un combat a été livré, et que jamais, jamais, monseigneur, soit dans des enga-

gements partiels, soit dans de vraies batailles navales, un seul de mes navires n'a baissé pavillon ! J'ai toujours su porter haut et fier l'honneur de la France !

La parole du boucanier respirait, en évoquant ces brillants faits d'armes de son passé plus de joie et de satisfaction que d'orgueil. Pontchartrain, quelque endurci et engourdi que fût devenu son cœur au contact de la cour, ne put se défendre d'une certaine admiration pour cet homme qui, dans ses triomphes personnels, ne voyait que la gloire de son pays.

— Monsieur Legoff, lui dit-il presque avec affabilité, si je n'admets pas comme possible l'exécution de votre vaste projet, il ne s'ensuit pas que je vous croie dénué d'énergie, de bon sens et de connaissances. Si vous avez quelque plan moins colossal que la conquête des Indes espagnoles à me proposer, croyez que je vous écouterai avec l'attention et la faveur que méritent vos talents.

— Je ne renonce jamais à mes projets, mais je sais les ajourner et attendre, monseigneur, dit Legoff. A présent, puisque vous voulez bien m'encourager et me prendre au sérieux, il me reste à vous entretenir d'une entreprise qui peut jeter plus de cent millions dans les coffres vides de la France. Je me hâte d'ajouter que je parle en ce moment au nom de Ducasse, à qui mon amitié cédera volontiers l'honneur de la conduite de cette affaire. Quant à Ducasse, monseigneur il s'agit pour lui d'un gain d'un million.

Legoff, en prononçant le nom de Ducasse et en accolant ce nom au mot de "million" avait été fort adroitement ou fort heureusement inspiré.

L'affabilité de Pontchartrain se changea presque en amabilité.

— Je suis tellement contrarié, monsieur Legoff, de n'avoir pu prendre en considération votre première proposition, lui dit le secrétaire d'Etat, que vous me voyez tout à fait disposé à accueillir favorablement, pourvu toutefois qu'elle présente la moindre chance de succès, votre nouvelle demande. Parlez, expliquez-vous !

— L'entreprise que je vais soumettre à votre appréciation, monseigneur, se rattache à mon projet de la conquête des Indes. Vous considérez comme impossible la réalisation entière de mon désir, mais peut-être bien ne reculerez-vous pas devant l'accomplissement d'un fait isolé ! Veuillez, je prie, monseigneur, ne pas oublier qu'en ce moment c'est Ducasse qui vous parle par ma bouche.

Pontchartrain fit un signe à Legoff de continuer, et le boucanier reprit :

— J'ai eu l'honneur de vous rappeler tout à l'heure, monseigneur, que les principaux ports que possède l'Espagne dans les deux Océans sont au nombre de dix ; j'ajouterai à présent que le plus riche, le plus important et le mieux situé de tous est celui de Carthagène.

— Vous me croyez, à ce que je vois, tout à fait étranger aux affaires de mon département, — interrompit Pontchartrain en riant, — vous vous trompez du tout au tout, monsieur Legoff. Je n'ignore aucune des particularités que vous pourriez me rappeler ; je connais parfaitement Carthagène. Il est donc inutile que vous vous apesantissiez sur les détails. Au fait, je vous prie.

— Puisque vous connaissez Carthagène, monseigneur, continua Legoff, vous savez de quelle importance énorme est ce port, comme point stratégique et commercial, et quelles richesses inouïes il renferme ?

— Oui, monsieur Legoff. Après ?

— Eh bien ! monseigneur, je viens vous proposer, toujours avec l'assentiment de Ducasse, de vous emparer de Carthagène.

Pontchartrain réfléchit assez longuement avant de répondre.

— Monsieur Legoff, dit-il enfin d'un air sérieux, je ne dissimule pas que de prime-abord cette prise de Carthagène, que vous me présentez avec un laisser aller si plein de mépris pour la valeur espagnole et comme la chose la plus simple du monde est une grosse affaire ! Toutefois je me hâte